

**Commune, juillet 1937**  
**L'intervention de l'écrivain JOSÉ BERGAMIN**  
**au Congrès de Valence Espagne.**  
**Président du Congrès, l'écrivain catholique en est**  
**une des vedettes.**

JOSÉ BERGAMIN

(Espagne)

Parmi les questions figurant à l'ordre du jour du Congrès, il en est une qui me conviendrait peut-être tout particulièrement : il s'agit des « problèmes de la culture espagnole ».

Je commencerai par confesser que je ne saisis pas bien ce que l'on a voulu dire par là. Je ne sais en effet, si une culture peut poser des problèmes, et je ne m'y entends guère en fait de problèmes culturels. La question me semble-t-il est mal posée, car il s'agit précisément d'une question. Et une question, ce n'est pas la même chose qu'un problème. Être ou ne pas être n'est pas un problème pour Hamlet. C'est une question. Et c'est une question vitale. Une véritable question palpitante. Ce que l'on appelle les problèmes de la culture, ne sont pas des problèmes, mais bien des questions. Des questions palpitantes. Des questions vivantes,

Et par conséquent mortelles.

Quand un homme fait de son être une question, comme le voulait saint Augustin, c'est qu'il s'approfondit à l'intérieur de lui-même jusqu'à ce qu'il parvienne, même douloureusement, à une conscience joyeuse d'elle-même. La question vive et palpitante de notre culture, c'est cette volonté douloureuse et allègre de se sentir être, ou ne pas être, cette volonté d'arriver à la conscience véritable de l'être. Et cette conscience se fait plus vive, plus claire et plus précise, quand, à l'appréhension de son existence s'oppose, comme un sombre cercle de mort, la négation de cette existence.

Jamais un peuple n'a plus clairement conscience de son être, de ce qu'il est, de ce qu'il pense et de ce qu'il veut que lorsqu'il veut s'arracher ce même être. Nous dirions, alors, qu'un peuple s'humanise de cette façon tragique. Car l'homme dans son propre être se trouve définitivement seul devant soi-même. Et telle est sa question, sa question palpitante ; d'être ou de ne pas être devant la mort, d'être ou non, plus puissant, plus fort que la mort.

Un homme seul, et un peuple seul, ne sont pas un problème. Ce sont des questions, vivantes et mortelles. A tout le plus, si nous voulons à toute force en faire des problèmes, ce sont ces problèmes mis en question.

Toute problématique de la culture devra se résoudre en question, de cette manière préalable, si elle veut vraiment se vivifier. Les problèmes de la culture espagnole nous mettent aujourd'hui en question de cette manière. En question vive et palpitante.

Il y a, en effet, pour nous, avant tout, entre question et problème, la même différence qu'entre solitude et isolement. Un problème est une façon isolée de poser des questions. Une question, c'est tout le contraire c'est la manière de le résoudre totalement. L'homme est, en soi-même, question, quand il donne à tous ses problèmes la forme de la question humaine, d'être ou ne pas être.

Mais il ne faut pas oublier que Hamlet n'est pas le symbole de l'intelligence mais sa caricature, la caricature tragique de l'intellectuel. Il pose la question sous forme de problème, c'est-à-dire en l'isolant, en la séparant de soi-même. C'est pourquoi il demeure indécis, vacillant. Et comme c'est un intellectuel pur, il contredit la vertu même de l'intelligence qu'il incarne qui est la vertu ou faculté de décider et non d'hésiter. Il y a tout un intellectualisme hamlétique qui s'alimente, de lui-même, dans une obstination vacillante et indécise à «problématiser».

Ce qui l'isole, le sépare. L'intellectuel ainsi isolé se croit indépendant, comme la tortue. Et il se sent heureux dans son propre reflet visqueux, protégé de tous par la pesanteur personnelle et pénible de sa carapace. La carapace de la personnalité intellectuelle est semblable à celle de la tortue c'est le masque de la peur. Mais de la peur de la vie et non de la peur de la mort. La couardise n'est pas crainte de la mort, mais de la vie. Et cet intellectuel blindé, fermé à toute preuve de communion, de communication humaine, vit, se pourrit en soi-même et par soi-même : il s'enferme, tel un pharaon de l'antique Egypte, dans cet inconscient et obstiné suicide, il se pourrit se momifie dans sa vie, emmuré dans sa propre tombe.

Ce hamlétisme a été le pire mal de notre siècle, celui du personnalisme intellectuel. Ce n'est pas toujours un personnalisme dramatique. L'intellectuel cultive sa carapace, son masque de mort. Il travaille avec un soin obstiné à l'ornementation de sa tombe, mais la personnalité dramatique de l'homme, telle que la pensa Nietzsche, telle que la sentit Sainte Thérèse d'Avila, n'est pas sur ce masque grotesque. Car elle est sur les visages. Le meilleur masque c'est le visage. Le masque du sang.

Parfois, j'ai pensé que notre conscience personnelle n'est que le masque d'une autre conscience humaine plus profonde. Et que l'homme n'est vraiment homme qu'en tant qu'il la scrute, qu'il s'intègre, ou se réintègre en elle.

La conscience humaine est cette mystérieuse communion de l'homme, par son sang, avec le peuple. Quand nous disons, nous, écrivains, que nous voulons être peuple, comme le disait La Bruyère, nous exprimons simplement le désir le plus profond de notre conscience, et sa vérification

pleinement humaine, et j'ajouterai : divine. Parce qu'alors notre volonté s'ajoute à une autre, totalisatrice. Je ne sais si je veux être peuple ni si je le peux, mais je peux le vouloir, puisque je le suis déjà. Et cet être ou n'être pas populaire fut et continue d'être la question palpitante de toute la culture espagnole.

C'est pour cela que je vous disais, entre parenthèses, que je ne puis, ou que je ne veux pas comprendre les intellectuels espagnols plus ou moins hamletisés qui s'éloignent, s'écartent, se séparent du peuple espagnol, quand pour ce peuple tout est mis en question, puisqu'on a mis en question sa vie elle-même, son propre être, sa propre existence. Ces phénomènes ou phénoménaux intellectuels qui se caractérisent ainsi et se caricaturent pour être ainsi sont d'abord, en tant qu'Espagnols neutres, des traîtres dérisoires, et ensuite, en tant qu'intellectuels, ce sont de pâles effigies de géants, et de grotesques obstinés.

Ils n'ont pas de solitude vivante, mais un isolement mortel. Ce n'est pas notre quichottesque solitude populaire espagnole, c'est l'hamletique et robinsonesque isolement anglais, si ce n'est italien ou allemand. C'est simplement : passer à l'ennemi.

Car, pour l'écrivain considéré comme tel, une préoccupation l'emporte sur toutes les autres : celle de la « communication » ou de la communion humaine. C'est dans cette communion que l'existence même de l'écrivain plonge ses racines. Par elle son œuvre a sa raison d'être profonde et son sens vivant. Cette communion humaine, cette communication véritable, se fait avec le temps et par le temps, avec la parole.

« La parole de l'homme, dit le prophète, est comme la fleur de l'herbe. » Le peuple espagnol les nomme fleurs véridiques. Leur vie dépend d'un souffle. La fragilité de notre parole humaine est incontestable. Elle se perd en un souffle, comme l'haleine de notre vie. Et cette raison si légère, ce léger sens de notre être doit être comme l'âme de notre communication humaine, ainsi que l'écrivait Cervantès, « avec un pied sur les lèvres et l'autre sur les dents ». Cette âme doit être, ainsi que l'affirme notre poète, « avec un pied sur les lèvres et l'autre sur les dents ». Ce langage humain, par lequel arrivent dans le temps nos paroles comme les minuscules fleurs de l'herbe, c'est ce qui constitue pour nous, écrivains, la matière vivante de notre engagement. La réalité unique et totale qui nous fait communiquer avec tout et avec tous. En un mot : l'affirmation de notre solitude, et la négation de notre isolement.

Dans le temps, dans la totalité de notre temps humain, pleinement senti comme mouvement qui nous pousse d'arrière en avant, du passé vers l'avenir, en les réunissant tous deux en une seule conscience que nous appellerons volonté révolutionnaire de l'homme, dans notre "temps" se vérifie par la parole, par le langage invisible du sang qu'est la parole humaine, l'affirmation de l'homme en tant que peuple, et aussi l'affirmation du peuple en tant qu'homme. Comme un seul homme, et

comme un homme seul. L'homme seul rencontre la plénitude de sa solitude dans la parole libératrice de son sang, par le langage qui le popularise ainsi. Par la parole et le langage du sang populaire, silencieusement secret et silencieusement répandu.

Toute notre meilleure littérature dans le passé, celle qui pousse et qui entraîne les ardents désirs populaires vers l'avenir et dans le temps présent, est le témoignage populaire, par le langage d'une volonté unique et totale d'être, et d'être Espagnol.

De cette possible et désirable communication, ou communion humaine par la parole et par le sang, que tous les véritables écrivains espagnols partagèrent avec le peuple, surgit notre lumineuse découverte méditerranéenne : celle de la culture espagnole, parce que, en Espagne, toute notre richesse culturelle est l'expression vivante et véridique de notre peuple. J'aurais voulu, aujourd'hui, étendre devant vous ce paysage afin que vous y puissiez voir les claires vérités populaires de l'Espagne. Je n'ai pas le temps de vous montrer que le temps est, précisément, la condition dramatique de notre pensée populaire espagnole telle qu'elle se manifeste chez nos mystiques et chez nos poètes, et comment pour cette raison précisément il n'y a, pour un authentique Espagnol, aucune différence entre le temporel et l'éternel. Et une parole, par son verbe et par son sang, comme tout Espagnol qui veut être Espagnol, ne peut être que révolutionnaire, qu'indépendante et libre, parce qu'elle requiert une véritable communion, une communication humaine avec le peuple, et entre les peuples, entre les hommes. La parole divine et populaire de libération du sang, et de libération par le sang. Parce que seul le sang est esprit.

L'esprit de notre littérature est celui que par le sang populaire, nous sentons aujourd'hui battre précipitamment dans notre pouls. Le rythme vivant de ce sang qui nous mesure dramatiquement le temps coïncide dans les entrailles obscures du passé avec la même inquiétude interrogative de l'avenir qui nous épie. La réflexion intime du peuple espagnol apporte en images ineffaçables à notre mémoire, les paroles que nous venons de nous rappeler. «Je fus» n'est rien, seul vaut «je suis», dit le héros le plus populaire de nos lettres, le libertin Don Juan, et avec une résonance éloignée, à son rythme ironique, à « l'A quoi bon une foi si longue ? » la voix populaire de notre théâtre répond, par un autre poète : «Je voudrais avoir du sang, comme j'ai de la pensée». Avoir du sang à donner ! La garantie dramatique du temporel où la pensée populaire espagnole s'engage éternellement, ne se paie plus avec du sang. Avec du sang, qui est esprit et vérité. C'est la vérité vivante, la vérité unique et totale de l'homme, par sa parole qui, révolutionnairement crée et recrée le temps.

Tournez les yeux vers les lointains historiques qui nous séparent de ces hauts sommets de la pensée populaire espagnole : Cervantès, Quevedo, Sainte-Thérèse, Calderon, Lope, et vous verrez que ces noms vous apparaissent pleinement enracinés dans le peuple, et par cela même, totalement seuls en lui, car ils sont la voix divine et humaine du peuple lui-même. Nous disions du peuple qu'il était comme un seul homme, comme un homme seul. C'est pourquoi ces génies nous apparaissent solitaires, mais non isolés. Seuls, comme la mer, la terrible mer populaire dont ils sont nés, et où ils iront mourir comme des fleuves, en donnant à cette mer vivante le pur courant de leur langage à nouveau rajeuni, éternellement nouveau-né, avec une permanence révolutionnaire. Comme le sang dans l'homme, agit dans le peuple, la parole qui, ainsi que le sang, naît et meurt dans un souffle, dans l'air, dans les entrailles invisibles de l'air, engendrée dans notre poitrine pour partir, mourir et renaître en nos oreilles.

Toute la littérature espagnole est écrite avec du sang, avec le sang du peuple espagnol. Et ce sang qui, comme le disait Lope de Vega, «nous crie la vérité en des livres muets» est le même qui continue à nous crier la vérité en des *victimes muettes*. C'est le sang libérateur de la mort par la parole. Celui qui crie en notre Don Quichotte immortel la plénitude de la solitude de l'homme, dans le temps qui le sépare de la mort. C'est pourquoi notre peuple espagnol, conscient de la plénitude humaine et humanisatrice de son passé, est seul, pleinement seul, devant la mort. Et l'engagement libérateur de sa parole avec son sang, s'est levé quichottesquement à Madrid, au jour glorieux et inoubliable du 18 juillet. Comme un homme seul ! Seul et non isolé. Seul comme notre Don Quichotte, et non isolé, comme Robinson. La solitude est tout le contraire de l'isolement. La solitude est plénitude de communion et de communication humaine. Avec le peuple espagnol, toujours seul, en définitive, dans son histoire, seront également et toujours sauvées, aujourd'hui comme hier, toutes les valeurs humaines de la culture. Et, par-dessus, tout, la générosité contre l'égoïsme.